

Si je ne vous vois pas gaie et rose et très-forte,
 Si, triste, vous rêvez,
 Si vous ne fermez pas derrière vous la porte
 Par où vous arrivez;

Si je ne vous vois pas comme une belle femme
 Marcher, vous bien porter,
 Rire, et si vous semblez être une petite âme
 Qui ne veut pas rester,

Je croirai qu'en ce monde, où le suaire au lange
 Parfois peut confiner,
 Vous venez pour partir, et que vous êtes l'ange
 Chargé de m'emmenner.

DÉCEMBRE

I

Ah! c'est un rêve! non! nous n'y consentons point.
 Dresse-toi, la colère au cœur, l'épée au poing,
 France! prends ton bâton, prends ta fourche, ramasse
 Les pierres du chemin, debout, levée en masse!
 France! qu'est-ce que c'est que cette guerre-là?
 Nous refusons Mandrin, Dieu nous doit Attila.
 Toujours, quand il lui plaît d'abattre un grand empire,
 Un noble peuple, en qui le genre humain respire,
 Rome ou Thèbes, le sort respectueux se sert
 De quelque monstre auguste et fauve du désert.
 Pourquoi donc cet affront? c'est trop. Tu t'y résignes,

Toi, France? non, jamais. Certes, nous étions dignes
 D'être dévorés, peuple, et nous sommes mangés !
 C'est trop de s'être dit : — Nous serons égorgés
 Comme Athènes et Memphis, comme Troie et Solime,
 Grandement, dans l'éclair d'une lutte sublime ! —
 Et de se sentir mordre, en bas, obscurément,
 Dans l'ombre, et d'être en proie à ce fourmillement,
 Les pillages, les vols, les pestes, les famines!
 D'espérer les lions, et d'avoir les vermines!

II

Vision sombre! un peuple en assassine un autre.

Et la même origine, ô Saxons, est la nôtre!
 Et nous sommes sortis du même flanc profond!
 La Germanie avec la Gaule se confond
 Dans cette antique Europe où s'ébauche l'histoire.
 Croître ensemble, ce fut longtemps notre victoire;
 Les deux peuples s'aidaient, couple heureux, triomphant,
 Tendre, et Caïn petit aimait Abel enfant.
 Nous étions le grand peuple égal au peuple Scythe;
 Et c'est de vous, Germains, et de nous, que Tacite
 Disait : — Leur âme est fière. Un dieu fort les soutient.
 Chez eux la femme pleure et l'homme se souvient. —

Si Rome osait risquer ses aigles dans nos landes,
 Les Celtes entendaient l'appel guerrier des Vendes,
 On battait le préteur, on chassait le consul,
 Et Teutatès venait au secours d'Irmensul ;
 On se donnait l'appui glorieux et fidèle
 Tantôt d'un coup d'épée et tantôt d'un coup d'aile ;
 Le même autel de pierre, étrange et plein de voix,
 Faisait agenouiller sur l'herbe, au fond des bois,
 Les Teutons de Cologne et les Bretons de Nante ;
 Et quand la Walkyrie, ailée et frissonnante,
 Traversait l'ombre, Hermann chez vous, chez nous Brennus,
 Voyaient la même étoile entre ses deux seins nus.

Allemands, regardez au-dessus de vos têtes,
 Dans le grand ciel, tandis qu'acharnés aux conquêtes,
 Vous, Germains, vous venez poignarder les Gaulois,
 Tandis que vous foulez aux pieds toutes les lois,
 Plus souillés que grandis par des victoires traîtres,
 Vous verrez vos aïeux saluer nos ancêtres.

III

LE MESSAGE DE GRANT

Ainsi, peuple aux efforts prodigieux enclin,
 Ainsi, terre de Penn, de Fulton, de Franklin,
 Vivante aube d'un monde, ô grande république,
 C'est en ton nom qu'on fait vers l'ombre un pas oblique !
 Trahison ! par Berlin vouloir Paris détruit !
 Au nom de la lumière encourager la nuit !
 Quoi ! de la liberté faire une renégate !
 Est-ce donc pour cela que vint sur sa frégate
 Lafayette donnant la main à Rochambeau ?
 Quand l'obscurité monte, éteindre le flambeau !
 Quoi ! dire : — Rien n'est vrai que la force. Le glaive,
 C'est l'éblouissement suprême qui se lève.
 Courbez-vous, le travail de vingt siècles a tort.
 Le progrès, serpent vil, dans la fange se tord ;
 Et le peuple idéal, c'est le peuple égoïste.
 Rien de définitif et d'absolu n'existe.
 Le maître est tout ; il est justice et vérité.
 Et tout s'évanouit, droit, devoir, liberté,
 L'avenir qui nous luit, la raison qui nous mène,
 La sagesse divine et la sagesse humaine,

Dogme et livre, et Voltaire aussi bien que Jésus,
Puisqu'un reître allemand met sa botte dessus! —

Toi dont le gibet jette au monde qui commence,
Comme au monde qui va finir, une ombre immense,
John Brown, toi qui donnas aux peuples la leçon
D'un autre Golgotha sur un autre horizon,
Spectre, défais le nœud de ton cou, viens, ô juste,
Viens et fouette cet homme avec ta corde auguste!
C'est grâce à lui qu'un jour l'histoire en deuil dira :
— La France secourut l'Amérique, et tira
L'épée, et prodigua tout pour sa délivrance,
Et, peuples, l'Amérique a poignardé la France! —

Que le sauvage, fait pour guetter et ramper,
Que le huron, orné de couteaux à scalper,
Contemplant ce grand chef sanglant, le roi de Prusse,
Certes, que le Peau-rouge admire le Borusse,
C'est tout simple; il le voit aux brigandages prêt,
Fauve, atroce, et ce bois comprend cette forêt;
Mais que l'homme incarnant le droit devant l'Europe,
L'homme que de rayons Colombie enveloppe,
L'homme en qui tout un monde héroïque est vivant,
Que cet homme se jette à plat ventre devant
L'affreux sceptre de fer des vieux âges funèbres,
Qu'il te donne, ô Paris, le soufflet des ténèbres,
Qu'il livre sa patrie auguste à l'empereur,
Qu'il la mêle aux tyrans, aux meurtres, à l'horreur,

Qu'en ce triomphe horrible et sombre il la submerge,
Que dans ce lit d'opprobre il couche cette vierge,
Qu'il montre à l'univers, sur un immonde char,
L'Amérique baisant le talon de César,
Oh! cela fait trembler toutes les grandes tombes!
Cela remue, au fond des pâles catacombes,
Les os des fiers vainqueurs et des puissants vaincus!
Kosciusko frémissant réveille Spartacus;
Et Madison se dresse et Jefferson se lève;
Jackson met ses deux mains devant ce hideux rêve;
Déshonneur! crie Adams; et Lincoln étonné
Saigne, et c'est aujourd'hui qu'il est assassiné.

Indigne-toi, grand peuple. O nation suprême,
Tu sais de quel cœur tendre et filial je t'aime.
Amérique, je pleure. Oh! douloureux affront!
Elle n'avait encor qu'une auréole au front.
Son drapeau sidéral éblouissait l'histoire.
Washington, au galop de son cheval de gloire,
Avait éclaboussé d'étincelles les plis
De l'étendard, témoin des devoirs accomplis,
Et, pour que de toute ombre il dissipe les voiles,
L'avait superbement ensemencé d'étoiles.
Cette bannière illustre est obscurcie, hélas!
Je pleure... — Ah! sois maudit, malheureux qui mêlas
Sur le fier pavillon qu'un vent des cieus secoue
Aux gouttes de lumière une tache de boue!

IV

AU CANON LE V. H.

Écoute-moi, ton tour viendra d'être écouté.
O canon, ô tonnerre, ô guerrier redouté,
Dragon plein de colère et d'ombre, dont la bouche
Mêle aux rugissements une flamme farouche,
Pesant colosse auquel s'amalgame l'éclair,
Toi qui disperseras l'aveugle mort dans l'air,
Je te bénis. Tu vas défendre cette ville.
O canon, sois muet dans la guerre civile,
Mais veille du côté de l'étranger. Hier
Tu sortis de la forge épouvantable et fier;
Les femmes te suivaient. Qu'il est beau! disaient-elles.
Car les Cimbres sont là. Leurs victoires sont telles
Qu'il en sort de la honte, et Paris fait de loin
Signe aux princes qu'il prend les peuples à témoin.
La lutte nous attend; viens, ô mon fils étrange,
Doublons-nous l'un par l'autre, et faisons un échange,

Et mets, ô noir vengeur, combattant souverain,
Ton bronze dans mon cœur, mon âme en ton airain.

O canon, tu seras bientôt sur la muraille.
Avec ton caisson plein de boîtes à mitraille,
Sautant sur le pavé, traîné par huit chevaux,
Au milieu d'une foule éclatant en bravos,
Tu t'en iras, parmi les croulantes masures,
Prendre ta place altière aux grandes embrasures
Où Paris indigné se dresse, sabre au poing.
Là ne t'endors jamais et ne t'apaise point.
Et puisque je suis l'homme essayant sur la terre
Toutes les guérisons par l'indulgence austère,
Puisque je suis, parmi les vivants en rumeur,
Au forum ou du haut de l'exil, le semeur
De la paix à travers l'immense guerre humaine,
Puisque vers le grand but où Dieu élément nous mène
J'ai, triste ou souriant, toujours le doigt levé,
Puisque j'ai, moi, songeur par les deuils éprouvé,
L'amour pour évangile et l'union pour bible,
Toi qui portes mon nom, ô monstre, sois terrible!
Car l'amour devient haine en présence du mal;
Car l'homme esprit ne peut subir l'homme animal,
Et la France ne peut subir la barbarie;
Car l'idéal sublime est la grande patrie;
Et jamais le devoir ne fut plus évident
De faire obstacle au flot sauvage débordant,
Et de mettre Paris, l'Europe qu'il transforme,

Les peuples, sous l'abri d'une défense énorme
 Car si ce roi Teuton n'était pas châtié,
 Tout ce que l'homme appelle espoir, progrès, pitié,
 Fraternité, fuirait de la terre sans joie;
 Car César est le tigre et le peuple est la proie,
 Et qui combat la France attaque l'avenir;
 Car il faut élever, lorsqu'on entend hennir
 Le cheval d'Attila dans l'ombre formidable,
 Autour de l'âme humaine un mur inabordable,
 Et Rome, pour sauver l'univers du néant,
 Doit être une déesse, et Paris un géant!

C'est pourquoi des canons que la lyre a fait naître,
 Que la strophe azurée enfanta, doivent être
 Braqués, gueule béante, au-dessus du fossé;
 C'est pourquoi le penseur frémissant est forcé
 D'employer la lumière à des choses sinistres;
 Devant les rois, devant le mal et ses ministres,
 Devant ce grand besoin du monde, être sauvé,
 Il sait qu'il doit combattre après avoir rêvé;
 Il sait qu'il faut lutter, frapper, vaincre, dissoudre,
 Et d'un rayon d'aurore il fait un coup de foudre.

V

PROUESSES BORUSSSES

La conquête avouant sa sœur l'escroquerie,
 C'est un progrès. En vain la conscience crie,
 Par l'exploitation on complète l'exploit.
 A l'or du voisin riche un voisin pauvre a droit.
 Au dos de la victoire on met une besace;
 En attendant qu'on ait la Lorraine et l'Alsace,
 On décroche une montre au clou d'un horloger;
 On veut dans une gloire immense se plonger,
 Mais briser une glace est une sottise affaire,
 Il vaut mieux l'emporter; à coup sûr on préfère
 L'honneur à tout, mais l'homme a besoin de tabac,
 On en vole. A travers Reichshoffen et Forbach,
 A travers cette guerre où l'on eut cette chance
 D'un Napoléon nain livrant la grande France,
 Dans ces champs où manquaient Marceau, Hoche et Condé,
 A travers Metz vendue et Strasbourg bombardé,
 Parmi les cris, les morts tombés sous les mitrailleurs,
 Montrant l'un sa cervelle et l'autre ses entrailles,

Les drapeaux avançant ou fuyant, les galops
 Des escadrons pareils aux mers roulant leurs flots,
 Au milieu de ce vaste et sinistre engrenage,
 Conquérant pingre, on pense à son petit ménage ;
 On médite, ajoutant Shylock à Galgacus,
 De meubler son amante aux dépens des vaincus ;
 On a pour idéal d'offrir une pendule
 A quelque nymphe blonde au pied du mont Adule ;
 Bellone échevelée et farouche descend
 Du nuage d'où sort l'éclair, d'où pleut le sang,
 Et s'emploie à clouer des caisses d'emballage ;
 On rançonne un pays village par village ;
 On est terrible, mais fripon ; on est des loups,
 Des tigres et des ours qui seraient des filous.
 On renverse un empire et l'on coupe une bourse.
 César, droit sur son char, dit : Payez-moi ma course.
 On massacre un pays, le sang est encor frais ;
 Puis on arrive avec le total de ses frais ;
 On tarife le meurtre, on cote la famine :
 — Voilà bientôt six mois que je vous extermine ;
 C'est tant. Je ne saurais vous égorger à moins. —
 Et l'on étonne au fond des cieus ces fiers témoins,
 Les aïeux, les héros, pâles dans les nuages,
 Par des hauts faits auxquels s'attachent des péages
 On s'inquiète peu de ces fantômes-là ;
 Avec cinq milliards on rentre au Walhalla.
 Pirates, d'une banque on a fait l'abordage.
 On copie en rapine, en fraude, en brigandage,

Les Bédouins à l'œil louche et les Baskirs camards ;
 Et Schinderhannes met le faux nez du dieu Mars.
 On a pour chefs des rois escarpes, et ces princes
 Ont des ministres comme un larron a des pinces ;
 On foule sous ses pieds le scrupule aux abois ;
 En somme, on dévalise un peuple au coin d'un bois.
 On détrousse, on dépouille, on grinche, on rasle, on pille.

Peut-être est-il plus beau d'avoir pris la Bastille.

VI

LES FORTS

Ils sont les chiens de garde énormes de Paris.
Comme nous pouvons être à chaque instant surpris,
Comme une horde est là, comme l'embûche vile
Parfois rampe jusqu'à l'enceinte de la ville,
Ils sont dix-neuf épars sur les monts, qui, le soir,
Inquiets, menaçants, guettent l'espace noir,
Et, s'entr'avertissant dès que la nuit commence,
Tendent leur cou de bronze autour du mur immense.
Ils restent éveillés quand nous nous endormons,
Et font tousser la foudre en leurs rauques poumons.
Les collines parfois, brusquement étoilées,
Jettent dans la nuit sombre un éclair aux vallées ;
Le crépuscule lourd s'abat sur nous, masquant
Dans son silence un piège et dans sa paix un camp ;
Mais en vain l'ennemi serpente et nous enlace ;
Ils tiennent en respect toute une populace
De canons monstrueux, rôdant à l'horizon.
Paris bivouac, Paris tombeau, Paris prison,
Debout dans l'univers devenu solitude,
Fait sentinelle, et, pris enfin de lassitude,

S'assoupit ; tout se tait, hommes, femmes, enfants ;
Les sanglots, les éclats de rire triomphants,
Les pas, les chars, le quai, le carrefour, la grève,
Les mille toits d'où sort le murmure du rêve,
L'espoir qui dit je crois, la faim qui dit je meurs ;
Tout fait silence ; ô foule ! indistinctes rumeurs !
Sommeil de tout un monde ! ô songes insondables !
On dort, on oublie... — Eux, ils sont là, formidables.

Tout à coup on se dresse en sursaut ; haletant,
Morne, on prête l'oreille, on se penche... — on entend
Comme le hurlement profond d'une montagne.
Toute la ville écoute et toute la campagne
Se réveille ; et voilà qu'au premier grondement
Répond un second cri, sourd, farouche, inclément,
Et dans l'obscurité d'autres fracas s'écroulent,
Et d'échos en échos cent voix terribles roulent.
Ce sont eux. C'est qu'au fond des espaces confus,
Ils ont vu se grouper de sinistres affûts,
C'est qu'ils ont des canons surpris la silhouette ;
C'est que, dans quelque bois d'où s'enfuit la chouette,
Ils viennent d'entrevoir, là-bas, au bord d'un champ,
Le fourmillement noir des bataillons marchant ;
C'est que dans les halliers des yeux traîtres flamboient.

Comme c'est beau ces forts qui dans cette ombre aboient !

VII

A LA FRANCE

Personne pour toi. Tous sont d'accord. Celui-ci,
Nommé Gladstone, dit à tes bourreaux : Merci !
Cet autre, nommé Grant, te conspue, et cet autre,
Nommé Bancroft, t'outrage; ici c'est un apôtre,
Là c'est un soldat, là c'est un juge, un tribun,
Un prêtre, l'un du Nord, l'autre du Sud ; pas un
Que ton sang, à grands flots versé, ne satisfasse ;
Pas un qui sur ta croix ne te crache à la face.
Hélas! qu'as-tu donc fait aux nations? Tu vins
Vers celles qui pleuraient, avec ces mots divins :
Joie et Paix! — Tu criais : — Espérance! Allégresse!
Sois puissante, Amérique, et toi sois libre, ô Grèce!
L'Italie était grande; elle doit l'être encor.
Je le veux! — Tu donnas à celle-ci ton or,
A celle-là ton sang, à toutes la lumière.
Tu défendis le droit des hommes, coutumière
De tous les dévouements et de tous les devoirs.
Comme le bœuf revient repu des abreuvoirs,

Les hommes sont rentrés pas à pas à l'étable,
Rassasiés de toi, grande sœur redoutable,
De toi qui protégeas, de toi qui combattis.
Ah! se montrer ingrats, c'est se prouver petits.
N'importe! pas un d'eux ne te connaît. Leur foule
T'a huée, à cette heure où ta grandeur s'écroule,
Riant de chaque coup de marteau qui tombait
Sur toi, nue et sanglante et clouée au gibet.
Leur pitié plaint tes fils que la fortune amère
Condamne à la rougeur de t'avouer pour mère.
Tu ne peux pas mourir, c'est le regret qu'on a.
Tu penches dans la nuit ton front qui rayonna ;
L'aigle de l'ombre est là qui te mange le foie ;
C'est à qui reniera la vaincue; et la joie
Des rois pillards, pareils aux bandits des Adrets,
Charme l'Europe et plaît au monde... — Ah! je voudrais,
Je voudrais n'être pas Français pour pouvoir dire
Que je te choisis, France, et que, dans ton martyre,
Je te proclame, toi que ronge le vautour,
Ma patrie et ma gloire et mon unique amour!

VIII

NOS MORTS

Ils gisent dans le champ terrible et solitaire.
Leur sang fait une mare affreuse sur la terre ;
Les vautours monstrueux fouillent leur ventre ouvert ,
Leurs corps farouches, froids, épars sur le pré vert,
Effroyables, tordus, noirs, ont toutes les formes
Que le tonnerre donne aux foudroyés énormes ;
Leur crâne est à la pierre aveugle ressemblant ;
La neige les modèle avec son linceul blanc ;
On dirait que leur main lugubre, âpre et crispée,
Tâche encor de chasser quelqu'un à coups d'épée ;
Ils n'ont p... parole, ils n'ont pas de regard ;
Sur l'immobilité de leur sommeil hagard
Les nuits passent; ils ont plus de chocs et de plaies
Que les suppliciés promenés sur des claies ;
Sous eux rampent le ver, la larve et la fourmi ;
Ils s'enfoncent déjà dans la terre à demi
Comme dans l'eau profonde un navire qui sombre ;
Leurs pâles os, couverts de pourriture et d'ombre,

Sont comme ceux auxquels Ézéchiël parlait ;
On voit partout sur eux l'affreux coup de boulet,
La balafre du sabre et le trou de la lance ;
Le vaste vent glacé souffle sur ce silence ;
Ils sont nus et sanglants sous le ciel pluvieux.

O morts pour mon pays, je suis votre envieux.

IX

A QUI LA VICTOIRE DÉFINITIVE?

Sachez-le, puisqu'il faut, Teutons, qu'on vous l'apprenne,
Non, vous ne prendrez pas l'Alsace et la Lorraine ;
Et c'est nous qui prendrons l'Allemagne. Écoutez :
Franchir notre frontière, entrer dans nos cités,
Voir chez nous les esprits marcher, lire nos livres,
Respirer l'air profond dont nos penseurs sont ivres,
C'est rendre à son insu son épée au progrès ;
C'est boire à notre coupe, accepter nos regrets,
Nos deuils, nos maux féconds, nos vœux, nos espérances,
C'est pleurer nos pleurs ; c'est envier nos souffrances ;
C'est vouloir ce grand vent, la révolution ;
C'est comprendre, ô Germains ! ce que sait l'alcyon,
Que l'orage farouche est pour l'onde une fête,
Et que nous allons droit au but dans la tempête,
En lui laissant briser nos mâts et nos agrès.

Les rois donnent aux champs les peuples pour engrais.
Et ce meurtre s'appelle ensuite la victoire ;
Ils jettent Austerlitz ou Rosbach à l'histoire,
Et disent : c'est fini. — Laissons le temps passer.

Ce qui vient de finir, ô rois, va commencer.
Oui, les peuples sont morts, mais le peuple va naître.
A travers les rois l'aube invincible pénètre ;
L'aube c'est la Justice et c'est la Liberté.
Le conquérant se sent conquis. Dompteur dompté,
Il s'étonne ; en son cœur plein d'une vague honte,
Une construction mystérieuse monte ;
Belluaire imbécile entré chez un esprit,
Il est la bête. Il voit l'idéal qui sourit,
Il tremble, et n'ayant pu le tuer, il l'adore.
Le glacier fond devant le rayon qui le dore.
Un jour, comme en chantant Linus lui remuait
Sa montagne, Titan, roi du granit muet,
Cria : ne bouge pas, roche glacée et lourde !
La roche répondit : crois-tu que je sois sourde ?
Ainsi la masse écoute et songe ; ainsi s'émeut,
Quand mai des rameaux noirs vient desserrer le nœud,
Quand la sève entre et court dans les branches nouvelles,
L'arbre qu'emplissait l'ombre et qu'empliront les ailes.
L'homme a d'informes blocs dans l'esprit, préjugés,
Vice, erreur, dogmes faux d'égoïsme rongés ;
Mais que devant lui passe une voix, un exemple,
Toutes ces pierres vont faire en son âme un temple.
Homme ! Thèbe éternelle en proie aux Amphions !

Ah ! délivrez-vous donc, nous vous en défions,
Allemands, de Pascal, de Danton, de Voltaire !
Teutons, délivrez-vous de l'effrayant mystère

Du progrès qui se fait sa part à tout moment,
 De la création maîtresse obscurément,
 Du vrai démuselant l'ignorance sauvage,
 Et du jour qui réduit toute âme en esclavage!
 Esclavage superbe! obéissance au droit
 Par qui l'erreur s'écroule et la raison s'accroît!
 Délivrez-vous des monts qui vous offrent leur cime!
 Délivrez-vous de l'aile inconnue et sublime
 Que vous ne voyez pas et que vous avez tous!
 Délivrez-vous du vent que nous soufflons sur vous!
 Délivrez-vous du monde ignoré qui commence,
 Du devoir, du printemps et de l'espace immense!
 Délivrez-vous de l'eau, de la terre, de l'air,
 Et de notre Corneille et de votre Schiller,
 De vos poumons voulant respirer, des prunelles
 Qui vous montrent là-haut les clartés éternelles,
 De la vérité, vraie à toute heure, en tout lieu,
 D'aujourd'hui, de demain... — Délivrez-vous de Dieu!
 Ah! vous êtes en France, Allemands! prenez garde.
 Ah! barbarie! ah! foule imprudente et hagarde,
 Vous accourez avec des glaives! ah! vos camps,
 Tels que l'ardent limon vomi par les volcans,
 Roulent jusqu'à Paris hors de votre cratère!
 Ah! vous venez chez nous nous prendre un peu de terre!
 Eh bien, nous vous prendrons tout votre cœur!

Demain,

Demain, le but français étant le but humain,

Vous y courrez. Oui, vous, grande nation noire,
 Vous irez à l'émeute, à la lutte, à la gloire,
 A l'épreuve, aux grands chocs, aux sublimes malheurs,
 Aux révolutions, comme l'abeille aux fleurs!
 Hélas! vous tuez ceux par qui vous devez vivre!
 Qu'importe la fanfare enflant ses voix de cuivre,
 Ces guerres, ces fracas furieux, ces blocus!
 Vous semblez nos vainqueurs, vous êtes nos vaincus.
 Comme l'océan filtre au fond des madrépores,
 Notre pensée en vous entre par tous les pores;
 Demain vous maudirez ce que nous détestons;
 Et vous ne pourrez pas vous en aller, Teutons,
 Sans avoir fait ici provision de haine
 Contre Pierre et César, contre l'ombre et la chaîne;
 Car nos regards de deuil, de colère et d'effroi,
 Passent par-dessus vous, peuple, et frappent le roi!
 Vous qui fûtes longtemps la pauvre tourbe aveugle
 Gémissant au hasard comme le taureau beugle,
 Vous puiserez chez nous l'altière volonté
 D'exister, et d'avoir au front une clarté;
 Et le ferme dessein n'aura rien de vulgaire
 Que vous emporterez dans votre sac de guerre;
 Ce sera l'âpre ardeur de faire comme nous,
 Et d'être tous égaux et d'être libres tous;
 Allemands, ce sera l'intention formelle
 De foudroyer ce tas de trônes pêle-mêle,
 De tendre aux nations la main, et de n'avoir
 Pour maître que le droit, pour chef que le devoir;

Afin que l'univers sache, s'il le demande,
Que l'Allemagne est forte et que la France est grande;
Que le Germain candide est enfin triomphant,
Et qu'il est l'homme-peuple et non le peuple enfant!

Vos hordes aux yeux bleus se mettront à nous suivre
Avec la joie étrange et superbe de vivre
Et le contentement profond de n'avoir plus
D'enclumes pour forger des glaives superflus.
Le plus poignant motif que sur terre on rencontre
D'être pour la raison, c'est d'avoir été contre;
On sert le droit avec d'autant plus de vertu
Qu'on a le repentir de l'avoir combattu.
L'Allemagne, de tant de meurtres inondée,
Sera la prisonnière auguste de l'idée;
Car on est d'autant plus captif qu'on fut vainqueur;
Elle ne pourra pas rendre à la nuit son cœur;
L'Allemand ne pourra s'évader de son âme
Dont nous aurons changé la lumière et la flamme,
Et se reconnaîtra Français, en frémissant
De baiser nos pieds, lui qui buvait notre sang!

Non, vous ne prendrez pas la Lorraine et l'Alsace,
Et je vous le redis, Allemands, quoi qu'on fasse,
C'est vous qui serez pris par la France. Comment?
Comme le fer est pris dans l'ombre par l'aimant
Comme la vaste nuit est prise par l'aurore;
Comme avec ses rochers, où dort l'écho sonore,

Ses cavernes, ses trous de bêtes, ses halliers,
Et son horreur sacrée et ses loups familiers,
Et toute sa feuillée informe qui chancelle,
Le bois lugubre est pris par la claire étincelle.
Quand nos éclairs auront traversé vos massifs;
Quand vous aurez subi, puis savouré, pensifs,
Cet air de France où l'âme est d'autant plus à l'aise
Qu'elle y sent vaguement flotter la Marseillaise;
Quand vous aurez assez donné vos biens, vos droits,
Votre honneur, vos enfants, à dévorer aux rois;
Quand vous verrez César envahir vos provinces;
Quand vous aurez pesé de deux façons vos princes,
Quand vous vous serez dit : ces maîtres des humains
Sont lourds à notre épaule et légers dans nos mains;
Quand, tout ceci passé, vous verrez les entailles
Qu'auront faites sur nous et sur vous les batailles;
Quand ces charbons ardents dont en France les plis
Des drapeaux, des linceuls, des âmes, sont remplis,
Auront ensemencé vos profondeurs funèbres,
Quand ils auront creusé lentement vos ténèbres,
Quand ils auront en vous couvé le temps voulu;
Un jour, soudain, devant l'affreux sceptre absolu,
Devant les rois, devant les antiques Sodomes,
Devant le mal, devant le joug, vous, forêt d'hommes,
Vous aurez la colère énorme qui prend feu;
Vous vous ouvrirez, gouffre, à l'ouragan de Dieu;
Gloire au Nord! ce sera l'aurore boréale
Des peuples, éclairant une Europe idéale!

Vous crierez : — Quoi ! des rois ! quoi donc ! un empereur ! —
 Quel éblouissement, l'Allemagne en fureur !
 Va, peuple ! O vision ! combustion sinistre
 De tout le noir passé, prêtre, autel, roi, ministre,
 Dans un brasier de foi, de vie et de raison,
 Faisant une lueur immense à l'horizon !
 Frères, vous nous rendrez notre flamme agrandie.
 Nous sommes le flambeau, vous serez l'incendie.

JANVIER

1871

I

1^{er} JANVIER

Enfants, on vous dira plus tard que le grand-père
 Vous adorait ; qu'il fit de son mieux sur la terre,
 Qu'il eut fort peu de joie et beaucoup d'envieux,
 Qu'au temps où vous étiez petits il était vieux,
 Qu'il n'avait pas de mots bourrus ni d'airs moroses,
 Et qu'il vous a quittés dans la saison des roses ;
 Qu'il est mort, que c'était un bonhomme clément ;
 Que, dans l'hiver fameux du grand bombardement,
 Il traversait Paris tragique et plein d'épées
 Pour vous porter des tas de jouets, des poupées
 Et des pantins faisant mille gestes bouffons ;
 Et vous serez pensifs sous les arbres profonds.